

La « tribu » ukrainienne, vainqueur poids lourd de la Semaine de la critique

COMME dans un concours d'haltérophilie, c'est le candidat le plus massif, originaire d'un pays de l'est de l'Europe, qui a emporté la compétition. Celle de la Semaine de la critique réunissait sept films que *The Tribe* (*Plemya* en v.o., soit « la tribu »), de Miroslav Slaboshpitsky, a dominés de la tête et des épaules. Cette compétition succincte est départagée par deux jurys distincts, présidés cette année par les réalisatrices Andrea Arnold et Rebecca Zlotowski. Elles ont attribué leurs trophées respectifs, le Grand Prix et le prix Découverte, à *The Tribe*.

La victoire écrasante de ce film impressionnant (*Le Monde* daté 23 mai) s'explique par son ampleur et sa singularité : entièrement dialogué en langue des signes, sans sous-titres ni voix off, *The Tribe* décrit l'univers ultra-violent d'un institut pour jeunes sourds. Cette suprématie s'explique aussi par la programmation. L'autre œuvre majeure de la sélection, *L'Institutrice*, de Navi Lapid (*Le Monde* du 22 mai), était présentée hors compétition.

Hors compétition également, *Respire*, de Mélanie Laurent, un thriller troublant qui oppose deux adolescentes, fait se poser de

sérieuses questions sur la profession que l'on doit attribuer à l'interprète d'*Inglourious Basterds*. Elle fait preuve, dans la manipulation des personnages et des spectateurs, d'une efficacité intense qui n'est pas celle d'une dilettante.

Codes de la série télé

Toujours hors compétition, *Hippocrate*, de Thomas Lilti, est une plongée dans le milieu hospitalier parisien, sur les traces de deux internes interprétés par Vincent Lacoste et Reda Kateb. Le premier campe le fils du chef du service dans lequel ils officient, pendant que le second tient le rôle d'un médecin algérien expérimenté qui occupe la position peu enviable de FFI (« faisant fonction d'interne »). Jouant avec les codes de la série télévisée médicale, *Hippocrate* parvient, par la qualité de son scénario et de ses interprètes, à sortir des clichés pour jeter un jour cru sur la réalité. Le fait que le réalisateur soit médecin y est sûrement pour quelque chose.

En compétition, un autre film a été distingué par le prix de la Société des auteurs-compositeurs dramatiques - *Hope*, de Boris Lojkine. Venu du documentaire, le cinéaste suit avec une attention

impitoyable (ce qui n'exclut pas l'empathie) l'odyssée misérable de deux migrants d'Afrique de l'Ouest à travers le Sahara jusqu'en Europe. Interprété par des comédiens non professionnels choisis dans les ghettos subsahariens au Maroc, *Hope* emprunte son nom à son personnage féminin. Dans la vie, l'actrice improvisée, nigériane, s'appelle Endurance, elle est toujours bloquée au Maroc, faute de papiers.

Hormis *It Follows*, de l'Américain David Robert Mitchell, à la fois terrifiant et passionnant (*Le Monde* du 20 mai), le reste de la compétition a sacrifié à quelques conventions du jeune cinéma d'auteur. Avec son adolescence lycanthrope, *When Animals Dream*, du Danois Jonas Alexander Arnby, évoque un peu trop les vampires suédois de *Morse* (2008) de Tomas Alfredson, pendant que *Gente de Bien*, du Colombien Franco Lolli, exploite encore un peu plus le thème de la culpabilité des nantis du continent à l'égard de leur domesticité. Mais à Paris, le reste de l'année, on se contente bien d'un bon film par semaine. A Cannes, cette année, il y en avait nettement plus. ■

THOMAS SOTINEL